Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 50

Artikel: Le dernier amour de Napoléon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193962

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-unième année. N° 50. Samedi 16 décembre 1893.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:		LES ABONNEMENTS
SUISSE: un an . . 4 fr. 50 six mois . 2 fr. 50 ETRANGER: un an . 7 fr. 20	On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	datent du 1er *janvier*, du 1er *avril*, du 1er *juillet* ou du 1er *octobre*.

Charles Mouquin.

Dimanche 3 décembre, à Lausanne, on conduisait à sa dernière demeure la dépouille mortelle d'un brave, honnête et vaillant ouvrier charpentier, qui mania la hache, la scie et le marteau pendant près de cinquante-cinq ans, mais, hélas! sans faire fortune.

Un assez grand nombre d'ouvriers, quelques patrons et les membres de la Société de Secours mutuels, avec le drapeau voilé d'un long crêpe, accompagnaient le corbillard conduisant à Montoie celui qui fut Charles Mouquin.

Originaire de l'Abbaye du lac de Joux, il fut, je crois, élevé à Ballens, où il passa une partie de sa jeunesse. C'était alors un vaillant et beau garçon, sobre, rangé, travailleur, sociable et gai ; sapeur du génie, il portait l'uniforme avec grâce.

En 1847 ou 48, sauf erreur, il y eut un grand rassemblement de troupes à Bière; près de quatre mille hommes étaient campés sur la plaine de Champagne, car il n'y avait pas encore de casernes. Des centaines de tentes étaient rangées en lignes formant des rues, des places, une ville, dans laquelle on ne pouvait entrer que par un certain nombre de *portes* ou d'*ouvertures* formées par les cordes qui entouraient cet immense camp. Ces entrées étaient gardées par des sentinelles.

Or, un soir, après l'extinction des feux, un officier, soigneusement enveloppé dans son manteau, s'avançait dans l'ombre vers une de ces sentinelles, voulant se rendre compte par lui-même de la manière dont nos jeunes soldats comprenaient le service.

Au cri de « qui vive » de la sentinelle, l'officier ne répondit pas, mais il continua sa marche en avant; les trois sommations d'usage étant faites, il se trouva à deux pas de la sentinelle ; il reçut alors un vigoureux coup de baïonnette, qu'il esquiva en partie, mais dont son manteau fut troué.

L'officier était le capitaine de carabiniers Jules Eytel, et la sentinelle, le sapeur du génie Charles Mouquin.

Le lendemain, Charles Mouquin fut porté à l'ordre du jour.

Ce brave soldat, cet ouvrier laborieux, fut toute sa vie fidèle à son devoir et à la consigne. Qu'il repose en paix !

M. D.

Le dernier amour de Napoléon.

Le XIXme Siècle raconte d'après le docteur Warden, chirurgien anglais, attaché par le gouvernement britannique à la personne de Napoléon à Sainte-Hélène, la curieuse histoire qu'on va lire. Elle est d'autant plus croyable que le docteur parlait de Napoléon avec des sentiments qui n'étaient pas ceux d'un ennemi. Il dînait parfois à Long-Wood, retenu par l'empereur, qui lui témoignait beaucoup d'estime :

Un jour, dans une de ses promenades, il découvrit une petite ferme proprette, presque coquette ou, du moins, paraissant telle au milieu du morne paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Il y entra ; il causa avec le fermier, encore que celui-ci ne fût point très loquace. Il lui posa ces questions que, par habitude d'esprit, il adressait à tous, s'intéressant ou s'appliquant à s'intéresser à ce qui concernait la culture des terres, au prix des denrées. De tout homme, quel qu'il fût, il avait toujours tiré quelque chose. C'était un interrogateur implacable.

Il allait se retirer, assez indifférent, malgré tout, quand une jeune fille ouvrit la porte, sans savoir qu'il fut là, et déposa sur la table un panier de provisions. Elle était, dans sa simplicité, d'une beauté rare. C'était l'épanouissement de la jeunesse en fleur. Elle eut un mouvement d'étonnement et de curiosité en reconnaissant l'empereur.

L'empereur lui parla, eut pour elle quelques mots de galanterie, lui sourit, la retint alors que, par respect ou par discrétion, elle voulait se retirer. Il n'en était plus au temps où il était dur, brutal, avec les femmes, auxquelles, en plein bal, il lançait quelques propos qui amenaient des larmes sur de jolis visages... Où était-elle la cour, avec ses réceptions magnifiques ; où était-elle, l'époque, où les dames « présentées » lui faisaient d'humbles révérences !

Il demanda au fermier son nom. Celui-ci s'appelait Robinson. C'était une entrée en matière pour réclamer d'autres renseignements. Il apprit que la gracieuse enfant était sa fille, qu'elle venait d'avoir dix-sept ans, qu'elle était née dans l'île, avait reçu un peu d'éducation, et que, notamment, elle connaissait bien la prodigieuse histoire que Napoléon avait écrite, laissant un sillon sanglant derrière elle.

Il s'en alla, plongé dans une rêverie dont il ne se détacha guère les jours qui suivirent. Le souvenir de la jolie fillette le poursuivait.

Il revint chez le fermier, un peu surpris de cette attention que portait l'illustre proscrit à sa maison, et il cherchait des yeux avec impatience la jeune fille, attendant anxieusement qu'elle parût, qu'il pût lui adresser quelques paroles...

Il revint souvent, et lui, le dominateur d'autrefois, il paraissait troublé, ému. Chaque jour, à présent, ses pas le ramenaient vers la ferme, et une sorte de colère mal dissimulée le prenait quand celle pour qui il venait ne se trouvait pas là... Oh ! ce dernier amour de Napoléon, ce suprême roman de l'exil! Maintenant, il se complaisait dans l'ydille. Dans la tristesse qui le rongeait, il y avait un apaisement.

Comme si une bouffée de jeunesse lui fût revenue au cœur, il se sentait gagné par une passion violente qui trompait le morne vide de son existence de déchu.

Il rôdait sans cesse autour de la petite miss Robinson. Il faut croire que lui, qui n'avait guère été habitué à cacher ses caprices naguère, il laissait un peu trop clairement percer ses désirs.

Un jour que, pour la seconde fois de la journée, il se présentait à la ferme, il trouva le fermier sur le seuil de sa maison Celui-ci n'avait plus sa placide figure coutumière. Il avait compris, tout à coup.

Robinson croisait les bras sur sa poitrine, dans une attitude peu engageante.

— *Monsieur l'empereur*, lui dit-il rudement, en voilà assez !... J'en suis bien fâché, mais vous n'entrerez plus ici... J'entends que ma fille reste une honnête fille . Tout empereur que vous avez été, vous ne me faites pas peur, et je vous le prouverai, au besoin... Je suis un brave homme, mais je vous préviens que je ne me connais plus quand je suis en colère !... Adieu !

Comment on voit la lune.

On se souvient que dans notre numéro du 2 décembre un de nos lecteurs a posé cette curieuse question :

« Pourquoi y a-t-il des appréciations si diverses de la grandeur apparente de la lune, lorsqu'elle est en plein ciel, au point que les uns la voient grande comme un fromage, les autres comme une tomme, et qu'à d'autres enfin elle ne paraît guère plus grande qu'une belle orange ? »